

Niewielkie zastrzeżenia, jakie można mieć w trakcie lektury książki, nie powinny, moim zdaniem, wpłynąć na jej całościowy pozytywny odbiór. Ogromna wiedza autorka połączona z dyscypliną pracy i klarowna wizja celów powodują, że otrzymujemy publikację wyczerpującą i uporządkowaną, w dodatku zaś doskonale wpasowującą się w lukę wydawniczą na polskim rynku.

Aleksandra Piasecka
Doktorantka III roku Literaturoznawstwa
w Instytucie Filologii Angielskiej KUL

Karin BECKER, *Le dandysme littéraire en France au XIX^e siècle*, Orléans, Éditions Paradigme, 2010, 186 pp. Coll. « Références ». ISBN: 978-2-86878-286-1.

Le dandysme littéraire en France au XIX^e siècle de Karin Becker se propose d'étudier la naissance et l'évolution du discours littéraire sur le dandysme, du début jusqu'à la fin du siècle. Le livre s'ouvre par l'introduction où l'auteur tente de définir ce phénomène et propose une brève histoire du mot « dandy ». Elle s'appuie sur des textes des plus éminents théoriciens et spécialistes du mouvement en offrant une analyse intéressante de la conception du dandysme.

Dans le premier chapitre, consacré à la naissance du phénomène, l'auteur remonte aux sources du mouvement, vers l'année 1815, en présentant la silhouette du « père » des dandys anglais, George Bryan Brummell. Cet « arbitre des élégances, prince des dandys, roi de la mode et dictateur des clubs »¹ devient le modèle dont se réclament de nombreux dandys de l'Europe entière. Parmi eux se trouve Lord Byron, le premier dandy-poète qui prône une finesse intellectuelle, un besoin d'originalité, un génie créateur et Alfred d'Orsay, un « médiateur » entre les cultures anglaise et française. Notons toutefois que « le dandy de Londres », qui surprend par son extravagance et son comportement arrogant suscite d'abord la défiance, sinon le dédain ou la raillerie des Français. Il faudra attendre la naissance du dandysme littéraire sous la Monarchie de Juillet pour que ce mouvement soit réhabilité dans des salons parisiens.

Le deuxième chapitre apporte une analyse pertinente de la coexistence du dandysme mondain des aristocrates et des bourgeois, fixé sur l'apparence extérieure et les preuves matérielles de la fortune témoignant de l'appartenance des dandys nobles à une élite sociale, et du dandysme littéraire qui surgit dans le milieu des artistes, des peintres, musiciens et poètes. Karin Becker note avec justesse que ce sont les dandys littéraires qui ont réussi à donner au mouvement une forme de légitimité en le sauvant

¹ F. COBLENCÉ, *Le dandysme. Obligation d'incertitude*, Paris, PUF, 1988, p. 37.

de son caractère superficiel et passager. En effet, « du jeu de société qu'il était au début, [le dandysme] s'est changé en une philosophie d'une haute portée morale et esthétique, pour aboutir à une forme d'inspiration artistique »². Dans la galerie des dandys régnant sur le monde des lettres figurent Chateaubriand, père des dandys littéraires, Alfred de Musset, un enfant du siècle et Eugène Sue, dandy et socialiste.

Comme l'indique le titre du troisième chapitre, consacré aux dandys dans l'univers romanesque, la naissance du dandysme littéraire a entraîné l'apparition du personnage du dandy dans les œuvres de l'époque. C'est aux romans de Stendhal et de Balzac qu'est consacrée la réflexion de l'auteur dans cette partie de l'essai. Elle fournit une étude fouillée du personnage stendhalien Julien Sorel (*Le Rouge et le Noir*), le dandy égotiste et celle des héros balzaciens, Henri de Marsay et Lucien de Rubempré, Maxime de Trailles et Eugène de Rastignac (*La Comédie humaine*). L'auteur remarque que ces héros représentent souvent un *alter ego* du romancier lui-même, qui récapitule, sur le plan de la fiction, ses propres expériences de dandy. Ce qui plus est, l'univers romanesque permet de vérifier la force de la doctrine, d'examiner si le dandysme est finalement une façon de vivre possible. Il est quand même dommage que l'analyse de ce sujet vaste se soit limitée uniquement aux œuvres de Stendhal et de Balzac. En effet, il manque quelques personnages dans cette galerie des dandys littéraires, citons ne serait-ce que Georges Duroy de Guy de Maupassant, Darcy de Prosper Mérimée ou Desgenais d'Alfred de Musset.

Le chapitre suivant, intitulé « La théorie du dandysme », présente deux tentatives de définition du dandysme ainsi que les silhouettes de leurs auteurs, grands théoriciens du mouvement. Karin Becker étudie le traité de Barbey d'Aurevilly, lui-même un éminent et extravagant dandy, intitulé *Du Dandysme et de Georges Brummell* (1845), ainsi que plusieurs textes de Charles Baudelaire : *Le Peintre de la vie moderne* (1863), *La Fanfarlo* (1847), *Fusées* (1851), *Mon cœur mis à nu* (1864). En effet, l'analyse met en évidence l'opposition entre l'approche partielle et épisodique de Barbey et l'esprit méthodique qui caractérise le raisonnement de Baudelaire. L'auteur note avec justesse que le traité de Barbey présente un caractère double : d'un côté, nous avons affaire à un texte qui se donne comme docte, voire scientifique ; d'un autre côté, il est déterminé par un style anecdotique. Baudelaire, par contre, écrit cet ouvrage sérieux que Barbey ne voulait pas réaliser, et il ose proposer une définition du dandysme là où d'Aurevilly écartait toute tentative.

À ce moment de la lecture il faudrait signaler que l'on commence un tout petit peu à être fatigué de la surabondance des détails biographiques qui – nous sommes ici d'accord avec Julien Zanetta – font verser parfois dans « un psychologisme réducteur ».³

² M. LEMAIRE, *Le dandysme de Baudelaire à Mallarmé*, Montréal, Presses de l'université de Montréal, 1978, p. 303.

³ J. ZANETTA, « Styles du dandysme », *Acta Fabula*, Dossier critique : Pensées du style, URL : <http://www.fabula.org/revue/document5982.php>

La réflexion sur l'évolution du mouvement à la Belle Époque à laquelle l'auteur consacre le cinquième chapitre offre le portrait du dandy décadent et esthète fin-de-siècle. Les dandys mondains tels que Charles Haas et Robert de Montesquiou cherchent à gagner un intérêt démesuré pour leurs fêtes et caprices bizarres. Cependant, les dandys littéraires prônent le culte de la beauté intérieure, leurs héros se retirent du monde afin de fuir l'ennui et la banalité de l'existence quotidienne en cherchant le raffinement des sensations. Cet isolement conduit l'esthète fin-de-siècle à la névrose, revendiquée comme souffrance élitiste, maladie décadente par excellence. Le meilleur exemple nous est fourni par Joris-Karl Huysmans et son roman *À rebours* : le héros, le duc Jean Floressas des Esseintes incarne tous les traits du dandy décadent. L'auteur évoque encore un autre roman dandy : *L'Ève future* d'Auguste Villiers de l'Isle-Adam, idéaliste et décadent qui met la technologie au service de l'esthétique.

La fin du XIX^e siècle apporte l'apogée et le déclin du dandysme, bien analysés dans le sixième et dernier chapitre de l'ouvrage. Il présente la vie et l'œuvre d'Oscar Wilde, le dernier dandy anglais, ainsi que celle de Marcel Proust. L'œuvre-phare de Wilde, *Le Portrait de Dorian Gray* est l'histoire d'un couple de dandy – Lord Henry et Dorian Gray, qui forment dans leur unité l'autoportrait du romancier lui-même. Quant à Marcel Proust, il a réussi à immortaliser dans *À la recherche du temps perdu* les derniers grands dandys de l'époque. En effet, les personnages de Charles Swann et du baron Charlus renvoient à des modèles historiques précis, le premier à Charles Haas, le second au comte Robert de Montesquiou, décrits par l'auteur dans le chapitre précédent. En effet, ce va-et-vient constant entre les personnages réels et fictifs introduit un léger désordre dans la lecture du chapitre. Il serait bien de signaler que la vie de Montesquiou a inspiré aussi Jean Lorrain pour créer le personnage du comte de Muzarett dans *Monsieur de Phocas*, référence passée sous silence par l'auteur.

Au XX^e siècle nous assistons à la disparition du dandysme que Baudelaire avait prévue dès le Second Empire, en le montrant comme « un soleil couchant » ou « l'astre qui décline » : tel est le titre de la conclusion où Karin Becker indique les causes du dépérissement du dandysme englouti par la culture des masses. On a tout de même du mal à être d'accord avec cette constatation, il suffit d'inviter à la lecture des livres récents de Daniel Salvatore Schiffer ou de Maxime Foerster qui s'opposent à cette conclusion et nient toute mort du dandysme⁴.

Edyta Kociubińska
Chaire des Littératures romanes
de l'Institut de Philologie romane
de l'Université Catholique de Lublin Jean-Paul II

⁴ D. SALVATORE SCHIFFER, *Le dandysme, dernier éclat d'héroïsme*, Paris, PUF, 2010 ; Maxime FOERSTER, *L'art d'être odieux. Nouveaux essais sur le dandysme*, Éditions Jean-Paul Bayol, 2010.